

Jo Nesbø

Rue Sans-Souci

L'inspecteur Harry Hole



Thriller

Extrait de la publication

folio
policier

Jo Nesbø

Rue Sans-Souci

Une enquête
de l'inspecteur Harry Hole

*Traduit du norvégien
par Alex Fouillet*

Gallimard

Extrait de la publication

Titre original :

SORGENFRI

© *Jo Nesbø et H. Aschehoug & Co, Oslo, 2002, 2003.*

© *Gaïa Éditions, 2005, pour la traduction française.*

Né en 1960, d'abord journaliste économique, musicien, auteur interprète et leader de l'un des groupes pop les plus célèbres de Norvège, Jo Nesbø a été propulsé sur la scène littéraire en 1997 avec la sortie de *L'homme chauve-souris*, récompensé en 1998 par le Glass Key Prize attribué au meilleur roman policier nordique de l'année. Il a depuis confirmé son talent en poursuivant les enquêtes de Harry Hole, personnage sensible, parfois cynique, profondément blessé, toujours entier et incapable de plier. On lui doit notamment *Rouge-Gorge*, *Rue Sans-Souci* ou *Les cafards* initialement publiés par Gaïa Éditions, mais aussi *Le sauveur*, *Le bonhomme de neige*, *Chasseurs de têtes* et *Le léopard* disponibles au catalogue de la Série Noire.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Le plan

Je vais mourir. Et ça n'a aucun sens. Ce n'était pas ça, le plan, pas le mien, en tout cas. Que je me sois malgré tout constamment acheminé vers ça sans le savoir, passe encore. Mais mon plan n'était pas celui-là. Mon plan était meilleur. Mon plan avait du sens.

J'ai les yeux braqués sur le canon d'une arme à feu, et je sais que c'est de là qu'il va venir. Le messenger. Le passeur. C'est le moment d'un tout dernier rire. Si vous voyez de la lumière dans le tunnel, il est possible que ce soit un jet de flammes. C'est le moment d'une toute dernière larme. Nous aurions pu faire quelque chose de bien de cette vie, toi et moi. Si nous avons suivi le plan. Une dernière pensée. Tout le monde demande quel est le sens de la vie, mais personne quel est le sens de la mort.

CHAPITRE 2

Astronaute

Le vieil homme évoqua à Harry l'image d'un astronaute. Les petits pas comiques, les mouvements raides, le regard noir et mort, et les semelles qui traînaient sans discontinuer sur le parquet. Comme s'il craignait de perdre contact avec le sol et de s'envoler dans l'espace.

Harry regarda l'heure sur le mur de briques blanches au-dessus de la porte. 15 h 16. De l'autre côté de la vitre, dans Bogstadveien, les gens passaient à toute vitesse, se hâtant, comme tous les vendredis. Le soleil bas d'octobre se refléta dans le rétroviseur d'une voiture qui s'éloigna péniblement dans la circulation, dense à cette heure de pointe.

Harry se concentra sur le vieil homme. Chapeau et élégant cache-poussière gris qui, il est vrai, pouvait avoir besoin de passer chez le teinturier. Et en dessous : veste en tweed, cravate et pantalon gris usé, aux plis extrêmement nets. Chaussures luisantes aux talons rongés. L'un de ces retraités dont Majorstua semble si densément peuplé. Ce n'était pas une supposition. Harry savait qu'August Schulz avait quatre-vingt-un ans, et que c'était un ex-commerçant en prêt-à-porter qui avait passé toute sa vie à Majorstua, hormis pendant la guerre, quand il avait vécu dans une baraque à Auschwitz. Et il devait ses genoux raides à une chute de la

passerelle au-dessus de Ringveien qu'il empruntait régulièrement pour aller voir sa fille. L'impression de poupée mécanique était renforcée par les bras qu'il tenait pliés à angle droit et qui pointaient vers l'avant. Une canne était suspendue à son avant-bras droit, et la main gauche étreignait un bulletin de virement bancaire qu'il tendait déjà au jeune homme à cheveux courts du guichet 2, dont Harry ne voyait pas le visage, mais dont il devinait les yeux qui regardaient le vieil homme avec un mélange de compassion et d'agacement.

Il était 15 h 17, et August Schulz avait finalement atteint son but. Harry soupira.

Au guichet 1, Stine Grette comptait sept cent trente couronnes pour un garçon portant un bonnet de laine bleu qui venait de lui tendre une quittance de remboursement. Le diamant qu'elle portait à l'annulaire gauche scintillait à chaque billet qu'elle posait sur le comptoir.

Harry ne pouvait pas le voir, mais il savait qu'à droite du garçon, devant le guichet 3, une femme attendait près d'un landau qu'elle faisait avancer et reculer par pure distraction, puisque l'enfant dormait. La femme attendait d'être servie par madame Brønne, elle-même occupée à expliquer bruyamment à un type qu'elle avait au téléphone qu'il ne pouvait pas payer par virement automatique sans que le bénéficiaire l'ait accepté en signant un document, et qu'elle travaillait dans une banque et pas lui, alors ne pouvaient-ils pas clore ce débat ?

Au même instant, la porte de l'agence bancaire s'ouvrit et deux hommes, un grand et un petit, vêtus de combinaisons sombres, entrèrent prestement dans l'espace clients. Stine Grette leva les yeux. Harry regarda sa montre et commença à compter. Les hommes filèrent dans le coin où Stine Grette était assise. Le grand se déplaçait comme pour éviter des flaques de boue, tandis

que le petit avait la démarche chaloupée de celui qui s'est composé une musculature trop développée pour sa morphologie. Le garçon au bonnet bleu se retourna lentement et alla vers la porte, si occupé à recompter son argent qu'il n'accorda aucune attention aux deux individus.

« Salut », dit le grand à Stine avant de s'avancer et de poser avec fracas une valise noire sur le comptoir. Le petit mit une paire de lunettes à verres miroirs, avança et posa une valise noire identique, à côté. « L'argent ! » couina-t-il. « Ouvre la porte ! »

Ce fut comme appuyer sur la touche Pause. Tout se figea. La seule chose qui prouvait que le temps ne s'était pas arrêté, c'était la circulation au-dehors. Et la trotteuse sur la montre de Harry, qui indiquait que dix secondes s'étaient écoulées. Stine appuya sur un bouton sous le guichet. Il y eut un grésillement électronique, et le petit poussa du genou la porte basse, tout contre le mur.

« Qui a la clé ? demanda-t-il. Vite, on n'a pas toute la journée !

— Helge ! cria Stine par-dessus son épaule.

— Quoi ? » La voix venait de l'intérieur de l'unique bureau de l'agence, dont la porte était ouverte.

« On a de la visite, Helge ! »

Un homme portant un nœud papillon et des lunettes de lecture apparut.

« Ces messieurs désirent que tu ouvres le DAB, Helge », dit Stine.

Helge Klementsén posa un regard vide sur les deux hommes en uniforme, qui étaient passés de l'autre côté du comptoir. Le grand jetait des coups d'œil nerveux vers la porte, mais le petit avait les yeux fixés sur le chef d'agence.

« Ah, oui, bien sûr », hoqueta Helge Klementsén comme s'il venait de se rappeler un rendez-vous oublié, avant d'éclater d'un violent rire de crécelle.

Harry ne bougea pas un muscle, laissant juste ses yeux emmagasiner les détails des mouvements et des mimiques. Vingt-cinq secondes. Il continua à regarder l'heure au-dessus de la porte, mais dans l'extrême coin de son champ de vision, il put voir le chef d'agence ouvrir le distributeur automatique par l'intérieur, en extraire deux oblongues cassettes à billets et les remettre aux deux hommes. Tout se passa rapidement et en silence. Cinquante secondes.

« Celles-ci sont pour toi, bonhomme ! » Le petit avait sorti de sa valise deux cassettes identiques, qu'il tendit à Helge Klementsén. Le chef d'agence déglutit, hocha la tête, les attrapa et les installa dans le DAB.

« Passez un bon week-end ! » dit le petit en se redressant et en refermant la main sur la poignée de la valise. Une minute et demie.

« Pas si vite », dit Helge.

Le petit se figea.

Harry aspira ses joues et essaya de se concentrer.

« La quittance... » dit Helge.

Pendant un long moment, les deux hommes regardèrent le petit chef d'agence chenu. Puis le petit se mit à rire. Un rire aigu, léger, qui sonnait faux, comme celui des gens qui marchent au speed.

« Tu ne crois quand même pas que nous avons prévu de nous barrer d'ici sans signer ? Donner deux millions sans signature, quoi ?

— Eh bien... dit Klementsén. L'un de vous a failli oublier, la semaine dernière.

— Il y a tellement de petits nouveaux qui conduisent des véhicules de transport de fonds, en ce moment même », dit le petit en détachant les exemplaires rose et

jaune qui portaient à présent sa signature et celle de Klementsén.

Harry attendit que la porte se soit refermée pour regarder de nouveau sa montre. Deux minutes dix.

À travers la porte vitrée, il vit s'en aller la camionnette blanche ornée du logo Nordea.

Les conversations entre les clients de l'agence reprirent. Harry n'avait pas besoin de compter, mais il le fit quand même. Sept. Trois derrière les guichets et trois devant, y compris le bébé et le charpentier en salopette qui venait d'entrer et de s'asseoir à la table au centre de l'espace clients pour écrire son numéro de compte sur un bordereau de versement dont Harry savait qu'il était au bénéfice de Saga Solreiser.

« Au revoir », dit August Schulz en commençant à traîner les pieds vers la sortie.

Il était très exactement 15 h 21 mn 10 s, et c'est à cet instant que ça commença réellement.

Quand la porte s'ouvrit, Harry vit Stine Grette lever rapidement la tête de ses papiers, et se remettre à les consulter immédiatement. Puis elle se redressa à nouveau, lentement, cette fois. Harry regarda vers la porte. L'homme qui venait d'entrer avait déjà descendu la fermeture éclair de sa combinaison et en avait extrait un fusil AG3 noir et olive. Une cagoule de laine bleu marine masquait tout son visage à l'exception de ses yeux. Harry recommença à compter, en repartant de zéro.

Comme chez une marionnette de Henson, la cagoule se mit à s'agiter à l'endroit où aurait dû se trouver la bouche : « *This is a robbery. Nobody moves*¹. »

Il n'avait pas parlé fort, mais le même silence qu'après un coup de canon s'abattit dans le petit local confiné.

1. « C'est un hold-up. Personne ne bouge. » (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

Harry regarda Stine. Par-dessus le bruit de la circulation, il entendit le doux cliquetis que produit l'arme bien huilée lorsque l'homme chargea. L'épaule gauche de la femme s'abaissa imperceptiblement.

Une fille courageuse, se dit Harry. Ou tout simplement morte de peur. Aune, le chargé de cours de psychologie à l'École de Police, avait dit que quand les gens ont suffisamment peur, ils cessent de réfléchir et agissent en fonction de la façon dont ils se sont programmés à l'avance. La plupart des employés de banque appuient presque en état de choc sur le déclencheur de l'alarme silencieuse anti-hold-up, prétendait Aune en se basant sur le fait que quand on les interroge après coup, beaucoup ne se souviennent pas s'ils ont déclenché l'alarme ou non. Ils fonctionnent en pilotage automatique. Exactement comme un braqueur qui s'est auto-programmé pour abattre tous ceux qui essaieraient de l'arrêter, selon Aune. Plus le braqueur a peur, plus la probabilité que quelqu'un arrive à le faire changer d'avis est faible. Harry ne bougea pas, il essaya juste d'apercevoir les yeux du braqueur. Bleus.

Le braqueur se défit d'un sac à dos noir qu'il laissa tomber par terre, entre le DAB et le type en salopette de charpentier qui tenait toujours son crayon, la pointe dans la dernière boucle d'un huit. L'individu en noir parcourut les six pas qui le séparaient de la porte basse des guichets, s'assit sur le bord, passa les jambes par-dessus et vint se placer juste derrière Stine Grette qui regardait silencieusement droit devant elle. Bien, se dit Harry. Elle connaît les consignes, elle ne provoque pas le braqueur en le dévisageant.

L'homme leva le canon de son arme vers la nuque de Stine, se pencha en avant et lui murmura quelque chose à l'oreille.

Elle n'avait pas encore cédé à la panique, mais Harry voyait la poitrine de Stine se soulever et s'abaisser. C'était

comme si son corps frêle n'avait pas assez d'air sous le chemisier blanc tout à coup trop étroit. Quinze secondes.

Elle se racla la gorge. Une fois. Deux fois. Puis le son revint finalement dans ses cordes vocales :

« Helge. Les clés du DAB. » Sa voix était faible et rauque, complètement méconnaissable par rapport à celle qui avait prononcé pratiquement les mêmes mots trois minutes plus tôt.

Harry ne le vit pas, mais il savait que Helge Klementsén avait entendu la réplique d'ouverture du braqueur, et qu'il était déjà à la porte de son bureau.

« Vite, sinon... » Sa voix était à peine audible, et dans le silence qui suivit, les semelles d'August Schulz sur le parquet furent la seule chose qu'on entendît, comme des balais frottés contre la peau d'une caisse claire en un rythme shuffle extrêmement lent.

« ... il me descend. »

Harry regarda par la fenêtre. Une voiture attendait vraisemblablement quelque part au-dehors, moteur allumé, mais il ne pouvait pas la voir d'où il était. Il ne voyait que des gens et des voitures qui passaient dans une quiétude plus ou moins marquée.

« Helge... » Sa voix était suppliante.

Allez, maintenant, Helge, se dit Harry. Harry en savait également pas mal sur le chef d'agence vieillissant. Il savait qu'il avait deux caniches royaux, une femme et une fille enceinte fraîchement éconduite, qui l'attendaient à la maison. Qu'ils avaient bouclé les sacs et qu'ils étaient prêts à partir pour leur chalet de montagne aussitôt que Helge Klementsén rentrerait du boulot. Mais à cet instant, Klementsén avait la sensation d'être sous l'eau, dans un de ces rêves où tous les gestes sont lents quels que soient les efforts déployés pour faire vite. Puis il apparut dans le champ de vision de Harry. Le braqueur avait fait tourner la chaise de Stine de sorte qu'il se trouvait derrière elle, face à Helge

Klementsén. Comme un enfant inquiet qui va nourrir un cheval, Klementsén était cambré en arrière, et tendait la main tenant le trousseau de clés aussi loin que possible. Le braqueur chuchota quelque chose dans l'oreille de Stine en braquant son arme sur Klementsén qui recula de deux pas mal assurés.

Stine se racla la gorge.

« Il te dit d'aller ouvrir le DAB et de mettre les nouvelles cassettes dans le sac noir. »

Comme hypnotisé, Helge Klementsén fixait des yeux l'arme braquée sur lui.

« Tu as vingt-cinq secondes avant qu'il tire. Sur moi. Pas sur toi. »

Klementsén ouvrit la bouche et la referma, comme pour dire quelque chose.

« Maintenant, Helge », dit Stine. La serrure automatique grésilla, et Helge Klementsén traversa l'agence à pas lents.

Trente secondes s'étaient écoulées depuis le début du braquage. August Schulz était pratiquement arrivé à la porte. Le chef d'agence tomba à genoux devant le DAB et regarda son trousseau, qui comptait quatre clés.

« Plus que vingt secondes », fit la voix de Stine.

Commissariat de Majorstua, pensa Harry. Ils sont en train de monter en voiture. Huit pâtés de maisons. Vendredi, heure de pointe.

Les doigts tremblants, Helge Klementsén choisit une clé et l'introduisit dans la serrure. Elle s'immobilisa à mi-chemin. Helge Klementsén appuya plus fort.

« Dix-sept.

— Mais... commença-t-il.

— Quinze. »

Helge Klementsén sortit la clé et en essaya une autre. Celle-ci entra complètement, mais refusa de tourner.

« Mais bon sang...

— Treize. Utilise celle avec le morceau de scotch vert, Helge. »

Helge Klementsén regarda son trousseau de clés comme s'il le voyait pour la première fois.

« Onze. »

La troisième clé entra. Et tourna. Helge Klementsén ouvrit la porte du coffre et se tourna vers Stine et le braqueur.

« Il faut que je débloque une serrure pour arriver aux cass...

— Neuf ! » cria Stine.

Helge Klementsén laissa échapper un sanglot et se mit à passer les doigts sur les crans des clés, comme s'il ne voyait plus rien, et comme si les crans de chaque clé indiquaient en braille quelle était la bonne.

« Sept. »

Harry se concentra et écouta. Pas encore de sirènes de police. August Schulz saisit la poignée de la porte.

Un frou-frou métallique accompagna la chute du trousseau sur le parquet.

« Cinq », murmura Stine.

La porte s'ouvrit et les bruits de la rue déferlèrent dans l'agence. Harry entendit au loin décroître une note bien connue, plaintive. Et reprendre. Les sirènes de la police. Puis la porte se referma.

« Deux. Helge ! »

Harry ferma les yeux et compta jusqu'à deux.

« Là ! » C'était Helge Klementsén qui criait. Il était venu à bout de la deuxième serrure, et tirait, accroupi, sur les cassettes qui s'étaient manifestement coincées.

« Laisse-moi juste sortir l'argent ! Je... »

À cet instant, il fut interrompu par un hurlement strident. Harry regarda à l'autre bout de l'agence, où la cliente, frappée d'horreur, regardait le braqueur immobile et son arme pointée sur la nuque de Stine. La nénette cligna deux fois des yeux et hocha silencieusement

la tête vers le landau, où le cri d'enfant ne cessait de grimper dans les aigus.

Helge Klementsén manqua de tomber à la renverse quand la première cassette quitta ses rails. Il tira le sac noir à lui. En l'espace de six secondes, toutes les cassettes étaient dans le sac. Sur un ordre, Klementsén referma la fermeture à glissière et retourna contre le comptoir. Le tout transmis par la voix de Stine, qui était à présent étonnamment calme et assurée.

Une minute et trois secondes. Le braquage était terminé. L'argent se trouvait dans un sac, au milieu de la pièce. Dans quelques secondes, les premiers policiers seraient là. Dans quatre minutes, d'autres véhicules de police auraient fermé les voies de retraite immédiate autour du lieu du hold-up. Toutes les cellules du corps du braqueur devaient crier qu'il était plus que temps de se tailler les flûtes. Il se passa alors quelque chose que Harry ne comprit pas. Ça n'avait tout bonnement aucun sens. Au lieu de s'enfuir, le braqueur fit tourner la chaise de Stine de sorte qu'elle se retrouve face à lui. Il se pencha vers l'avant et lui murmura quelque chose. Harry plissa les yeux. Il faudrait qu'il se fasse examiner les yeux, un jour. Mais il vit ce qu'il vit. Qu'elle regardait le braqueur sans visage tandis que le sien effectuait une lente métamorphose au fur et à mesure que le sens des propos du braqueur semblait lui apparaître. Ses sourcils fins et bien dessinés formèrent deux S au-dessus de ses yeux qui semblaient grossir démesurément, sa lèvre supérieure se tordit et les coins de sa bouche pointèrent vers le bas en un rictus grotesque. L'enfant cessa de pleurer aussi soudainement qu'il avait commencé. Harry retint son souffle. Car il savait. C'était un instantané, un tableau de maître. Deux personnes emprisonnées dans l'instant où l'une vient de signifier à l'autre son arrêt de mort, le visage masqué à deux empan du visage nu. Le bourreau et sa victime. Le

canon pointe vers la fossette sus-sternale et le petit cœur en or qui pend au bout d'une fine chaîne. Harry ne le voit pas, mais il sent tout de même le pouls battre sous la peau fine de la femme.

Un bruit plaintif, assourdi. Harry écoute plus attentivement. Mais ce ne sont pas les sirènes de la police, seulement un téléphone qui sonne dans la pièce d'à côté.

Le braqueur se tourne et regarde vers la caméra de surveillance qui pend du plafond, derrière les guichets. Il lève une main et déploie ses cinq doigts gantés, avant de refermer la main et de montrer l'index. Six doigts. Six secondes de trop. Il se tourne de nouveau vers Stine, saisit l'arme des deux mains, la tient à hauteur de hanche et relève le canon de sorte qu'il pointe vers la tête de la femme, écarte légèrement les jambes pour compenser le recul. Et le téléphone sonne, sonne. Une minute douze secondes. La bague de diamant de Stine scintille lorsqu'elle lève à moitié la main, comme pour dire au revoir à quelqu'un.

Il est exactement 15 h 22 mn 22 s quand il fait feu. La détonation est brève et assourdie. Stine part vers l'arrière sur sa chaise tandis que sa tête danse comme celle d'une poupée cassée. Puis la chaise bascule en arrière. Un bruit sourd accompagne la rencontre de sa tête et du coin du bureau, et Harry ne peut plus la voir. Il ne peut pas non plus voir la publicité pour la nouvelle retraite complémentaire de Nordea, qui est collée sur la vitre au-dessus des guichets et qui est maintenant sur fond rouge. Il ne fait qu'entendre le téléphone qui sonne, encore et encore, insistant et coléreux. Le braqueur se glisse par-dessus le guichet, court vers le sac au milieu de la pièce. Il faut que Harry se décide. Le braqueur attrape le sac. Harry se décide. Il s'extrait d'un mouvement de sa chaise. Six longs pas. Et il y est. Et soulève le combiné.

« J'écoute. »

DU MÊME AUTEUR

Chez Gaïa Éditions

RUE SANS-SOUCI, 2005, Folio Policier, n° 480.

ROUGE-GORGE, 2004, Folio Policier, n° 450.

LES CAFARDS, 2003, Folio Policier, n° 418.

L'HOMME CHAUVÉ-SOURIS, 2003, Folio Policier, n° 366.

Aux Éditions Gallimard

Dans la Série Noire

LE LÉOPARD, 2011, Folio Policier, n° 659.

CHASSEURS DE TÊTES, 2009, Folio Policier, n° 608.

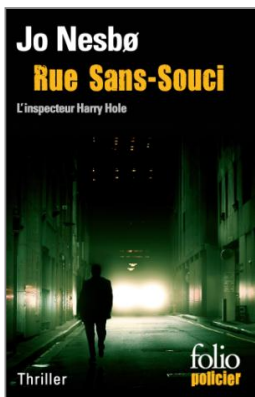
LE BONHOMME DE NEIGE, 2008, Folio Policier, n° 575.

LE SAUVEUR, 2007, Folio Policier, n° 552.

L'ÉTOILE DU DIABLE, 2006, Folio Policier, n° 527.

Aux Éditions Bayard Jeunesse

LA POUDRE À PROUT DU PROFESSEUR SÉRAPHIN,
vol. I, 2009.



Rue Sans-Souci

Jo Nesbø

Cette édition électronique du livre
Rue Sans-Souci de Jo Nesbø
a été réalisée le 08 août 2013
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070447688 - Numéro d'édition : 253201).

Code Sodis : N50113 - ISBN : 9782072451287

Numéro d'édition : 232946.